

Petite Revue du Tiers-Ordre

ET DES

INTÉRÊTS DU CŒUR DE JÉSUS

VOL. III

MONTRÉAL, AOUT 1886

No 7

Indulgence de la Portioncule.

Nous rappelons au souvenir de nos lecteurs L'INDULGENCE DE LA PORTIONCULE. On pourra relire ce que nous en avons dit au mois d'août des années précédentes. (1) Il ne faut pas oublier que cette indulgence plénière peut être gagnée le 1er Août depuis 2 heures de l'après-midi jusqu'au coucher du soleil, le lendemain, 2 Août, jour de la fête de Notre-Dame des Anges, par toute personne qui s'étant confessée, ayant communie le jour de la fête ou la veille, visitera l'église des Saints Stigmates de St. François (2) et y priera aux intentions du Souverain Pontife. On peut la gagner *toties quoties*, c'est-à-dire autant de fois qu'on fera de visites et de prières aux susdites intentions. La même confession et la même communion suffisent.

Que chacun s'empresse donc de participer à une si grande faveur.

L'Archevêché de Montréal

Il en est des pays comme des hommes, chacun a son temps d'épreuves et de réjouissances. A des époques fixées par la Providence, les tribulations le pressent, il lui faut souffrir sous l'effet des discordes ; souflées par l'esprit du mal, ou il lui faut contribuer au bien général par de généreux sacrifices. Ce sera son sang, celui de ses fils qu'il sera appelé à donner.

Notre pays catholique a eu ses peines, ses misères ; il a généreusement répondu à l'appel, alors qu'il lui a fallu envoyer ses fils bien loin sacrifier leur jeunesse, verser leur sang pour l'amour du chef vénéré de l'Eglise. Aujourd'hui c'est le temps de la réjouissance. ¶ Le Souverain-

(1) Voir Vol. I, page 197 et Vol. II, page 193.

(2) Eglise du Tiers-Ordre, coin des rues St. Urbain et Dorchester.

Pontife s'est ressouvenu de ce petit peuple nouveau dans les armées pontificales, mais ancien sur ce continent, l'auteur des catholiques de tout l'Amérique. Québec se voit honoré d'un cardinal, et le Canada divisé en trois provinces ecclésiastiques.

Notre ville, déjà métropole commerciale, devient aussi la métropole d'une de ces provinces ecclésiastiques.

A cette occasion des fêtes magnifiques se préparent. Un comité des citoyens les plus distingués de Montréal s'est formé pour préparer une réception digne à Son Eminence le Cardinal Taschereau qui viendra le 27 juillet, à 10 heures, à Notre-Dame, présenter le *pallium* à Mgr Fabre, le nouvel Archevêque de Montréal.

Mgr Fabre a annoncé sa promotion par un magnifique mandement, qui a été lu au prône de toutes les églises le 11 de juillet.

La mort de Marie

On lit dans les révélations de sainte Mechtilde :

La veille de la glorieuse Assomption de la très-sainte et bien-aimée Mère du Sauveur, sainte Mechtilde fut transportée, en esprit, dans la chambre de la Reine du ciel, et la vit telle qu'elle était au moment de sa glorieuse mort. Elle lui dit : Vierge infiniment pure, comment avez-vous pu vous trouver dans cet état de faiblesse, alors que nous croyons que vous n'avez pas senti les douleurs de la mort ?

Marie répondit : Comme j'étais en oraison, et que, me rappelant les nombreux bienfaits du Seigneur, je sentais accroître en moi le besoin de le louer et de lui rendre de dignes actions de grâces, j'éprouvai en moi un violent désir de le voir et de lui être unie dans le ciel ; ce désir était si ardent qu'il épuisait complètement tout ce qui me restait de force. Je me mis au lit, et je reçus les soins des puissances célestes. Les Séraphins travaillaient à augmenter mon amour, excitent de plus en plus et attisant le feu divin qui consumait mon amour. Les Chérubins m'apportaient de nouvelles lumières, qui ajoutaient à celles que j'avais des clartés ineffables. Je voyais d'avance les grandes choses que devait opérer en moi mon Seigneur, mon Fils et mon époux. Aussi, je demandais de n'avoir pas à rencontrer, en ce moment, l'esprit de ténèbres, de peur que sa puissance ne vint obscurcir les lumières di-

vines qui remplissaient mon âme. Les Trônes conser-
vaient en moi le calme profond dans lequel je jouissais
de la divinité. Les Dominations se tenaient devant moi
et me servaient avec le respect que les seigneurs de la
cour témoignent à la reine et à la mère de leur roi. Les
Principautés empêchaient qu'aucune des personnes qui
m'approchaient, n'osât dire ou faire quelque chose qui me
tirât du repos profond dont je jouissais intérieurement.
Les Vertus m'entouraient, ornées d'attributs correspon-
dants aux vertus que mon Fils avait mises en moi. Les
Puissances écartaient les démons et leur défendaient d'ap-
procher. Les Anges et les Archanges, par leur attitude
respectueuse, invitaient tous les assistants à me servir avec
dévotion et respect. En même temps, la servante de Dieu
vit un millier d'esprits bienheureux voltiger autour de la
très-pure Vierge, et des Séraphins rangés en couronne
autour de sa couche (1. I, c. 3J). Sa fin ne fut donc pas
un trépas, mais un triomphe. Lorsque la Sainte Vierge
dit que les chœurs des Anges lui apportaient des lumières,
des forces, des élans plus intenses d'amour, il ne faut
pas croire que ces esprits du ciel agissent en Marie comme
en nous ; ils étaient les ministres de Jésus, ne donnaient
rien de leur fond, et ne pouvaient que refléter quelques
rayons d'un astre dont l'éblouissante auréole effaçait toute
leur gloire.

Etude sur le Tiers-Ordre de saint François

*Le Tiers-Ordre de saint François considéré comme le retour
à la ferveur de la primitive Eglise.*

SIXIÈME ARTICLE

§V. *L'Esprit des premiers chrétiens était un esprit de force.*

Boschet s'écriait dans son inimitable langage : " Quand
est-ce que l'Eglise a vu des chrétiens dignes de ce nom ?
C'est lorsqu'elle était persécutée, lorsqu'elle lisait à tous
les poteaux des sentenices épouvantables contre ses enfants,
et qu'elle les voyait, dans tous les gibets et à toutes les
places publiques, immolés pour la gloire de l'Evangile.
Durant ce temps, il y avait des chrétiens sur la terre ; il
y avait de ces hommes forts qui, nourris dans les pros-

criptions et les alarmes continuelles, s'étaient fait une glorieuse habitude de souffrir pour Dieu. Ils croyaient que c'était trop de délicatesse à des disciples de la croix que de rechercher le plaisir en ce monde et en l'autre. Comme la terre leur était un exil, ils n'estimaient rien de meilleur pour eux que d'en sortir au plus tôt. Alors la piété était sincère, parce qu'elle n'était pas encore devenue un art : elle n'avait pas encore appris le secret de s'accommoder au monde ni de servir au négoce des ténèbres. Simple et innocente qu'elle était, elle ne regardait que le ciel auquel elle prouvait sa fidélité par une longue patience."

Que sommes-nous en comparaison de ces héros des premiers siècles ? Écoutons encore l'aigle de Meaux : "Maintenant une longue paix a corrompu ces courages mâles. Le monde est entré dans l'église. On a voulu joindre Jésus-Christ et Bélial ; et de cet indigne mélange, quelle race enfin nous est née ? Une race mêlée et corrompue, des demi-chrétiens, des chrétiens mondains et séculiers ; une piété bâtarde et falsifiée, qui est toute dans le discours et dans un extérieur contrefait... O piété à la mode, viens, que je te mette à l'épreuve. Voici une tempête qui s'élève ; voici une perte de biens, une insulte, une disgrâce, une maladie. Quoi, tu ne peux plus te soutenir, piété sans force et sans fondement ! Va ! tu n'étais qu'un vain simulacre de la piété chrétienne ; tu n'étais qu'un faux or qui brille au soleil, mais qui ne dure pas dans le feu, mais qui s'évanouit dans le creuset... Chrétiens, si les souffrances sont nécessaires pour soutenir l'esprit du christianisme, Seigneur, rendez nous les tyrans, rendez-nous les Domitien et les Néron."

Les mille ressources du progrès matériel, les besoins factices que l'on s'est créés en conséquence, ont énervé les volontés. La force aujourd'hui n'est guère que dans les machines et les engins de guerre, elle a disparu des caractères. L'opportunisme a remplacé les principes, nous vivons d'expédients, de mélanges dans les idées, et malheureusement on peut dire de beaucoup qu'ils se servent de Dieu plutôt qu'ils ne servent Dieu. Voulez-vous être forts au milieu de toutes les défaillances qui vous entourent et vous attristent ? Entrez dans le Tiers-Ordre de Saint-François, surtout assimilez-vous son esprit. Au XIII^e siècle et dans les siècles suivants, il rallia les hommes de foi et de courage, il en fit au besoin des soldats et des

héros contre les Turcs, les rois et les empereurs qui opprimaient les consciences ; ils méritèrent de l'Eglise et de la papauté. Grégoire IX les appela à juste titre : *Soldats du Christ et nouveaux Machabées.* »

Le Tiers-Ordre est une *association*. Or, « l'union fait la force. » De plus, le Tiers-Ordre étant une *association extérieure, noblesse oblige*. Si vous professez cet Institut sans forfanterie comme sans honte, vous vous trouverez engagé, forcé à donner l'exemple sous toutes ses formes. Vous serez un caractère, vous porterez dignement le titre de chrétien et les responsabilités qu'il entraîne.

Le Tiers-Ordre est une *règle*. Comme tel, il discipline la volonté, bride les écarts de la nature, fixe les inconsistances de l'esprit humain, distille goutte à goutte le sacrifice sur toute la vie. Il produit la force.

Le Tiers-Ordre surtout est une école de *foi éclairée* et de *foi éprouvée*, il exige un attachement inviolable à la chaire de Pierre : voilà la source du courage. Ceux qui ne connaissent la religion que vaguement ne la pratiquent que faiblement. Ne nous perdons pas en plaintes sur l'affaiblissement des caractères, disons plutôt que les principes, que les convictions nous manquent, et nous serons dans le vrai. Au lieu de la claire lumière du *oui*, nous n'avons que les nuages ou le brouillard du *peut-être*. Nous ne savons pas *vouloir*, dit le cardinal Pie, parce qu'il nous manque de *voir*.

« Fondez votre vie sur la foi, dit l'apôtre saint Paul, et alors vous agirez d'une façon virile. » *Stete in fide, viriliter agite, et confortamini* (L. Cor. xvi, 13). Que rien ne nous fasse perdre courage, pas même les succès humains de la cause divine que nous servons. Pauvres hommes que nous sommes, nous transportons dans les œuvres de Dieu nos vues étroites et mesquines. Nous donnons tant, nous voulons recevoir tant, séance tenante, si j'ose le dire. Nous voudrions assister au triomphe de l'Eglise qu'il nous semble avoir suffisamment préparé et désiré. Patience ! Les siècles sont un édifice splendide, bâti par la main de Dieu dont le plan se réalisera envers et contre tous les obstacles. Chaque génération est une assise superposée à une autre assise. Et nous, assise de tel ou de tel étage, nous voudrions être le couronnement de l'œuvre divine : et nous ne prenons pas garde que nos vues, si Dieu les acceptait, abrègeraient et rapetisseraient son œuvre. Fions nous davantage à l'architecte divin.

Devenons seulement pierre choisie et polie par le ciseau des épreuves qui ne nous manquent pas ; et un jour, du fond de l'éternité bienheureuse, du sein même de Dieu, nous jouirons, ravis, du coup d'œil de l'ensemble, et ce ne sera point là la moindre de nos joies.

Mais nous ne sommes qu'une poignée, le très petit nombre, à lutter contre le mal et les méchants. Courage quand même ! Ne fussions nous que deux à nous donner la main pour la cause de Dieu, dans le milieu qui nous entoure, nous serons la protestation du principe contre sa violation, et le mal triomphant ne prescrira pas contre le bien anéanti.

On rapporte qu'un jour le sénat de Rome vint au-devant d'un général vaincu pour le féliciter de n'avoir pas désespéré de la république. Que les probabilités de la défaite humaine de notre cause ne ralentisse jamais notre ardeur. Ne désespérons jamais de Dieu, et quand la figure de ce monde disparaîtra, Dieu nous dira comme à Abraham qui espéra contre toute espérance : " Moi-même je serai ta récompense magnifique. "

FR. PIERRE-BAPTISTE,
Min. Obs.

LE PARFAIT TERTIAIRE

LA PRÉSENCE DE DIEU

CHAPITRE IV

Notre conversation est
dans le Ciel. (*Philip. III.*)

MÉTHODE POUR SE CONSERVER EN LA PRÉSENCE DE DIEU DANS TOUS LES DÉTAILS DE LA VIE

SECONDE MÉTHODE

Venez et voyez les mer-
veilles que le Seigneur a faites
sur la terre. (*Ps. 45.*)

UNION A DIEU PAR ACTES RÉPÉTÉS ET RÉFLÉCHIS

(*Suite*)

FLEURS.—Lorsque dans un parterre ou dans une prairie vous verrez des fleurs, vous leur direz de vous parler du bon Dieu, de vous donner une idée de ses perfections, de sa bonté, de sa puissance. . . , vous leur direz de faire mon

ter leur parfum jusqu'au Ciel... Manifestez le bonheur que vous auriez de les cueillir toutes pour les offrir à MAMIE... Pensez à la brièveté de la vie qui passe comme la fleur... Le monde offre des couronnes périssables; celles que Dieu réserve à ses élus sont immortelles... Remerciez DIEU d'avoir créé ces fleurs pour votre agrément. —

La beauté, la délicatesse, la fraîcheur, la variété des fleurs nous invite à cette oraison jaculatoire : *O mon Dieu! que vous êtes grand et magnifique jusque dans les plus petites choses.* — Si DIEU s'est plu à les varier à l'infini pour charmer le séjour de l'homme sur la terre, que ne fera-t-il pas pour ses élus dans le Ciel!... — Vous avez à la main une fleur, ne vous contentez pas d'en jouir, mais rendez grâce à DIEU du parfum que, depuis des siècles, il avait résolu de déposer dans son calice *pour vous.* — La violette, symbole de l'humilité, vous invite à demander à DIEU cette belle vertu et à aimer d'être caché, ignoré, etc., etc.

Bois.—Êtes-vous dans une forêt, où votre regard se porte-t-il sur des arbres? dites-leur de louer DIEU pour vous — Dites que vous voudriez les voir tous courber leur cime jusqu'à terre en signe d'adoration profonde devant DIEU; votre cœur s'écriera alors: arbres, adorez DIEU pour les hommes qui ne l'adorent pas. — Admirez cette végétation que la divine Providence départit à chaque petite branche. — Voyez-vous cet arbre, comme il penche; s'il est jeune il peut encore être redressé. Dites donc dans un élan d'amour: ô mon Dieu! faites-moi plier sous votre main, redressez en moi ce qui est tort, que ma volonté soit la vôtre. — En voyant un arbre vigoureux que la hache abattra peut-être demain, songez que votre santé ne vous met pas à l'abri de la mort. — Remarquez-vous un arbre chargé de fruits? Il atteint le but pour lequel il est planté; demandez-vous pourquoi DIEU nous a placé sur la terre? Pour porter des fruits éternels: où sont les vôtres?

Notre-Seigneur revenant un jour à Béthanie, pressé par la faim s'approche d'un figuier qu'il voit sur le bord de la route et n'y trouvant que des feuilles, il lui dit: qu'à jamais tu ne portes de fruits et aussitôt le figuier sécha sur pied (Matth., XXI, 19). Quel jugement exercerait-il sur vous en ce moment s'il vous demandait compte de votre vie?... de vos fruits?...

Les feuilles s'agitent au gré du vent, et vous combien de fois vous avez résisté à la volonté de DIEU? — Comp-

tez, si vous le pouvez, le nombre des feuilles de tous les arbres : les années de l'Eternité sont plus nombreuses encore ; que faites-vous pour vous les assurer *heureuses* ?

PLANTES.—Voyez ici comme la Providence de Dieu est admirable ! Elle donne à chaque pays les fruits et les plantes qui lui sont les plus nécessaires. Elle donne à chaque plante la terre qui lui convient.— Le plus petit brin d'herbe est l'objet de l'attention divine qui donne à la racine l'intelligence de puiser dans la terre la quantité de suc nécessaire au développement de la plante, et de choisir la qualité qui lui convient. Un Saint avait coutume de faire cette oraison jaculatoire : “ Plantes, dites au bon Dieu que je ne l'aime pas, mais que je désire l'aimer, apprenez-moi vous-même à l'aimer. ”

MONTAGNE.—En voyant une montagne, rappelez-vous que Dieu pourrait la jeter dans la mer, la faire disparaître ; songez à la montagne des Oliviers, au mont Gogatha, au mont Thabor. — Un grain de foi peut transporter une montagne, nous dit l'Évangile, demandez à Dieu d'augmenter votre foi. — Dites que vous voudriez au haut de cette montagne faire entendre et crier à tous les hommes : *Aimons Dieu — aimons Dieu ;—il nous a trop aimés.* — Pensez à la Montagne Sainte et reconnaissez-vous indigne d'y monter. “ Qui gravira la montagne du Seigneur ? Celui qui agit avec une intention droite et qui a le cœur pur, etc. ” (Ps. xxiii.)

Les plus hautes montagnes sont comme des atomes devant Dieu, adorez sa puissance.

SOLEIL, LUMIÈRE, FEU.—Le soleil vous rappelle qu'il ne doit pas se coucher sur votre colère. — Vous suez, vous vous plaignez, et vos péchés ont fait suer à Jésus-Christ des gouttes de sang. Supportez avec patience le poids de la chaleur du jour.—Dites : Beau Soleil de Justice, quand m'apparaitrez-vous ? Seigneur, réchauffez mes membres, mais surtout mon cœur. — Que de ténèbres dans mon esprit ! Seigneur, éclairez-moi. — Eclairez tous les pécheurs aveugles. — Soleil, Feu, réchauffez les membres engourdis des pauvres — Le lever du soleil vous dit que Dieu vous donne un nouveau jour, que vous devez bien employer. — Au Ciel on aura un jour sans fin et sans nuages.—Un beau ciel étoilé rappelle la beauté du Paradis....

“ Loué soit Dieu mon Seigneur, disait saint François
“ d'Assise, pour toutes ses Créatures, et spécialement pour

“ notre frère glorieux le Soleil ; c'est lui qui produit le jour et nous illumine de ses rayons ; il est beau, il resplendit avec un éclat merveilleux ; Seigneur, il est vraiment votre image.

“ Loué soit mon Seigneur, pour notre sœur la Lune et pour les Etoiles ; Vous-même les avez formées dans le ciel avec leur éclat et leur beauté.

“ Loué soit mon Seigneur, pour notre frère le Feu dont vous vous servez pour éclairer la nuit. Il est beau, il est délicieux, il est puissant et fort. ”

Voilà comment les Saints savent retrouver DIEU dans toutes les créatures ; imitons-les et notre âme s'embrasera d'amour ; répétons souvent avec Tobie :

“ *Que le ciel, et la Terre et la Mer vous bénissent, ô mon DIEU !* ” (VIII, 7.)

CHEMIN, etc.— En marchant, demandez-vous si vous avez bien avancé dans la vertu. — Dites : Seigneur, vous êtes avec moi, suivez-moi partout, j'irai où vous voudrez. — dirigez mes pas.— Mon DIEU, donnez-moi la main, venez avec moi, — enlevez les pierres de mon chemin, c'est-à-dire les occasions de pécher, de peur que je ne succombe.— Un chemin tortueux vous dit que votre cœur n'a pas moins de sinuosités.— La poussière vous rappelle le nombre de vos fautes.— Représentez-vous Jésus marchant devant vous, portant sa croix, et si vous êtes fatigué, reposez-vous avec Jésus qui succomba trois fois sous le poids de sa croix.— Votre Ange gardien est aussi avec vous, parlez-lui, etc.— Vous rencontrez quelqu'un, saluez intérieurement son Ange gardien.

Lorsque vous sortez pour quelques affaires, implorez toujours le secours de l'Esprit saint.

Vous le voyez, on peut se sanctifier et prier, même dans le monde, et avec un peu de bonne volonté les voyages ne dissipent pas trop notre esprit.

MAISON.— La vue d'une chaumière vous rappelle l'étable de Bethléem.— Celle d'une riche habitation vous dit que notre demeure au Ciel sera plus belle encore. — Excitez-vous à l'amour de la simplicité, de la pauvreté.— Qu'importe qu'on habite sous un toit de chaume, si on a la paix du cœur, c'est tout.— Que de peine il faut à l'homme pour bâtir, et DIEU d'une seule parole a créé tout l'Univers.— Demandez à DIEU de pardonner les péchés commis dans cette maison, d'en bénir les habitants.— En entrant dans une maison, dites à Jésus d'y entrer avant vous et de

régler toutes vos paroles.—Dites au Saint patron, au bon ange de veiller sur cette famille, etc.

HAUTS.—A la vue de vêtements brillants, dites à Jésus, que vous êtes content des vôtres, que des haillons seraient bons pour vous qui êtes un pêcheur.—Pensez aux langes dont Jésus fut entouré à sa naissance.—Au vil manteau de pourpre dont Hérode le couvrit en signe de dérision.—Combien de fois vous avez péché par vanité, par immodestie.—Saint Athanase pleurait en voyant une femme mondaine, disant qu'elle prenait plus de soin de plaire aux hommes, que lui-même n'en avait de plaire à Dieu....

Songez au vêtement brillant que vous aurez dans le Ciel.—Ces réflexions ne sont-elles pas préférables à toutes les pensées de vanité qui fourmillent dans votre esprit ? Vous direz encore : Mon Jésus, si j'eusse été près de votre crèche, quand vous étiez transi de froid, volontiers, je vous aurais donné pour vous couvrir ce à quoi je tiens le plus... etc.—En vous habillant, rappelez-vous que vous tenez tout de la libéralité de Dieu, et qu'il faut toujours garder une sainte modestie.

RICHESSSES.— En voyant de l'argent ou en entendant parler de fortune, dites : Dieu est avec moi, il me suffit.—Pensez à ces paroles de l'Évangile : Cherchez d'abord le royaume de Dieu et le reste vous sera donné par surcroît.—Malheur aux riches. Bienheureux les pauvres.—Que sert à l'homme de gagner l'univers s'il vient à perdre son âme.—Le riche ne sait pas pour qui il entasse.—La gloire du monde passe, combien de temps jouit-on des richesses que l'on amasse avec tant de soin ?—Faites-vous des trésors pour le ciel où il n'y a point de voleurs qui les déterreraient et les déroberaient. Dieu est mon tout, répétait sans cesse saint François d'Assise....

Tout est à vous, ô mon Dieu, disait souvent une âme fervente, je vous offre le ciel et ses étoiles, la mer et ses nombreux poissons, la terre et toutes les pierres précieuses, les plantes et les arbres, les fleurs et les fruits, les animaux, les insectes, les oiseaux. O mon Dieu, vous êtes le seul vrai riche ; oui, tout est à vous, n'y aura-t-il que mon cœur qui ne vous appartienne pas ?...

NOURRITURE.— Avant de prendre votre nourriture, adressez-vous à Dieu, qui vous la donne, priez-le de la bénir, offrez-lui votre action, montrez-lui que vous avez dessein de la faire, non pour contenter votre goût, mais pour sa gloire, pour accomplir sa volonté qui vous a assu-

jetti à cette nécessité, dites-lui que vous allez nourrir votre corps afin d'avoir plus de force pour le servir.—*Pendant vos repas entretenez-vous dans quelque bonne pensée pour éloigner celle de la sensualité. Songez à l'Eucharistie, manne céleste de notre âme. La mortification terrasse l'orgueil de la chair (Off.) ; ne manquez pas de vous mortifier afin de satisfaire pour vos intempérances passées et de répondre à l'amour que Notre-Seigneur nous montré en prenant pour nous le fiel et le vinaigre. Rappelez-vous ces paroles de notre divin maître : " l'homme ne vit pas seulement de pain mais de la parole de DIEU.—Ma nourriture est de faire la volonté de mon père ; " et celle-ci de Saint Bonaventure : " Celui qui nourrit délicatement son corps reconnaîtra bientôt son insolence. "* Rappelez-vous que votre âme aussi a bien besoin de nourriture et dites alors : " Seigneur avant tout nourrissez mon âme. " —Songez à la frugalité de Jésus et de tous les saints ; pensez aux pauvres qui n'ont pas ce que vous avez, aux âmes ferventes qui se contentent de peu et cherchent toujours à mortifier leur chair.—Invitez tour à tour Notre-Seigneur, saint Joseph, la sainte Vierge à prendre quelque chose avec vous.—Faites d'une manière inaperçue avec la fourchette un signe de croix sur vos aliments.—Notre père Balthazar Sanchez, disait souvent en prenant son repas : " Mon DIEU, que tous les grains de blé qui ont servi à faire ce pain, soient comme autant d'Ange qui célèbrent vos louanges et proclament votre Majesté. " Après le repas remerciez DIEU de ses bienfaits.

(A continuer)

Questions sur le Tiers-Ordre

10 Q.—Quelles sont les églises de Montréal où l'on peut gagner l'indulgence de la *Portioncule* ?

R.—Nous ne connaissons avec certitude que *l'église du Tiers-Ordre, dite des Stigmates de St. François* ; nous avons entendu affirmer que Notre-Dame des Anges, ayant remplacé l'ancienne chapelle des Récollets à Montréal, possédait avec la cathédrale de Montréal, cet insigne privilège, mais nous ne pouvons en garantir l'authenticité.

Nous conseillons aux personnes qui désirent gagner l'indulgence de la *Portioncule* de visiter l'église du

Tiers-Ordre. Ce qui est le plus sûr est toujours le meilleur.

20 Q.—Pent-on gagner l'indulgence de la Portioncule dans toute église ou chapelle qui sert de lieu de réunion des membres d'une fraternité du Tiers-Ordre franciscain ?

R.—Non, il faut que ce privilège soit spécialement accordé à une église.

30 Q.—L'indulgence plénière accordée par le rescrit du Souverain Pontife en faveur des Saints Stigmates de St. François peut-elle être gagnée chez soi en faisant les prières recommandées, lorsque l'on ne peut aller à l'église cinq dimanches consécutifs ?

R.—Aucun lieu ni aucune prière ne sont désignés dans le rescrit. Il y est demandé seulement de se livrer à de pieuses méditations ou de prier vocalement, ou de s'occuper à d'autres exercices de piété en l'honneur des Stigmates de St. François pour gagner durant cinq dimanches consécutifs une indulgence plénière chacun de ces dimanches.



Le Souverain-Pontife Léon XIII et le Tiers-Ordre

Nous avons le bonheur d'avoir, à presque tous les numéros de la *Revue*, à enregistrer quelques paroles du Saint-Père à l'effet d'encourager et de propager le Tiers-Ordre. Nous allons faire voir maintenant ce que Léon XIII pensait du Tiers-Ordre alors qu'il n'était encore qu'évêque et cardinal.

Au printemps de l'année 1871, le R. P. Antonin de Reschio, Frère Mineur Capucin, se présentait au cardinal Pecci, archevêque de Pérouse, aujourd'hui Léon XIII, pour lui demander de l'aider à répandre le Tiers-Ordre dans l'Ombrie. Après en avoir étudié la règle, le Cardinal se sentit animé d'un amour si grand pour cet Ordre qu'il voulut le recommander à ses diocésains par une lettre pastorale publiée au mois de janvier suivant. Au mois de juin 1872, Son Eminence se retira sur le mont Alverne, et se prépara dans la retraite à revêtir les livrées franciscaines.

Quelques années plus tard, en 1877, le cardinal Pecci écrivait une seconde lettre pastorale sur le Tiers-Ordre.

Les *Annales franciscaines* ont donné la traduction de ces deux lettres, et celle d'une allocution adressée par Son Eminence aux Tertiaires d'Assise.

Voici la seconde de ces deux lettres :

“ En publiant le calendrier diocésain, il y a cinq ans, nous avons déjà parlé du Tiers-Ordre de saint François : nous en avons dit l'origine, le caractère et l'utilité, et nous avons exhorté à introduire et à propager dans tout notre diocèse l'Ordre de la Pénitence.

“ Toutefois nous croyons opportun, cette année encore, de vous parler de cet Ordre, qui présente un remède si efficace aux maux très graves dont la société humaine est atteinte, au point d'être menacée d'une ruine complète.

“ On n'en saurait douter, Dieu qui a fait les nations guérissables, a voulu que cet Ordre fût institué par saint François pour réformer les mœurs, défendre la foi et réunir les âmes dans une charité mutuelle ; il semble vouloir, encore aujourd'hui, le faire servir au renouvellement de la perfection chrétienne parmi les fidèles. Ce n'est pas seulement mon opinion, c'est encore l'opinion d'un grand nombre de personnages éminents.

“ Jean-Marie Vianney, curé d'Ars en France, homme d'une remarquable sainteté, disait que, dans les desseins de la sagesse divine, la restauration et la diffusion du Tiers-Ordre devaient sauver la société civile et religieuse.

“ L'illustre prélat Mer de Sèzur, en montrant la force sanctifiante du Tiers-Ordre, le présente comme le fondement de l'espérance de l'univers chrétien.

“ Les congrès catholiques tenus ces années dernières dans notre Italie, ont exprimé le désir de voir se répandre de plus en plus l'Ordre de la Pénitence : tant ils reconnaissent que de cet Ordre émane une vertu toute puissante pour le triomphe de l'Eglise du Christ sur ses ennemis.

“ Le plus autorisé de tous les témoignages est celui du très saint père le pape Pie IX, qui, dans son bref à la *Direction des Annales Franciscaines*, a voulu nourrir l'espérance, qui soutient tant de fidèles, de voir le Tiers-Ordre apporter le remède aux maux dont la société humaine est accablée.

“ C'est pourquoi nous, qui avons toujours eu pour les confrères du Tiers-Ordre une affection toute particulière, affection que nous avons senti grandir encore depuis que nous avons obtenu du Souverain-Pontife la direction de la première congrégation de cet Ordre, nous conseillons de nouveau à tous les curés de la ville et du diocèse, de semer et de cultiver avec soin une plante si bonne, qui doit produire dans leurs paroisses les fruits les plus précieux.

“ Et, en effet, dans le cours de la sainte visite faite à notre diocèse, ce fut pour notre âme une immense consolation de voir les fruits abondants donnés par cette semence dans les lieux où elle a été cultivée. Les vices en ont été expulsés ou tout au moins diminués, les mœurs ont été réformées, la foi y est plus forte, la charité grandit et la pratique des bonnes œuvres se développe : les fidèles, formés à la divine prudence du Christ, évitent plus facilement et plus sûrement

les embûches des hommes perfides qui travaillent de toutes leurs forces à arracher les chrétiens du sein de l'Eglise, et à les soustraire à la soumission due au Pontife romain.

“ C'est pourquoi nous exhortons les pasteurs des âmes, avec toute la force et toute l'efficacité dont nous sommes capable, à consacrer tous leurs soins et toute leur diligence à la propagation de cet Ordre séraphique parmi le troupeau qui leur est confié. Qu'ils expliquent au peuple, en particulier et en public, l'excellence, la facilité et les avantages de cet Ordre.

“ Son excellence : il eut pour fondateur le très glorieux François d'Assise, comparable aux esprits séraphiques, bien-aimé du Christ, auquel il a été très conforme ; un grand nombre de ses membres ont été remarquables par leur piété et leur doctrine, et il eut spécialement pour défenseurs et pour zéloteurs les Pontifes romains, qui l'ont voulu enrichir de très grandes indulgences et de remarquables privilèges.

“ Sa facilité : afin que les fidèles ne refusent pas d'entrer dans le Tiers-Ordre, effrayés par des difficultés imaginaires et de vains préjugés, les pasteurs leur persuaderont que cet Ordre a été institué par le bienheureux François pour ceux qui sont contraints de vivre dans le monde, hors des cloîtres religieux ; qu'il n'impose à ses membres aucune obligation nouvelle, mais qu'il a seulement pour but de les ramener et de les encourager à l'observance des préceptes divins et des commandements de l'Eglise, par la pratique des bonnes œuvres.

“ Enfin ils en démontreront les avantages et l'utilité. Le Tiers-Ordre rend la paix et la tranquillité à la société domestique et civile : avec lui renaissent toutes les vertus.

“ En outre, nous informons les curés de la ville que, depuis quelque temps, une congrégation du Tiers-Ordre y est également erigée, son siège est dans l'église de l'Oratoire de Saint-Philippe. Qu'ils le sachent donc tous : notre volonté est que cette congrégation progresse de jour en jour par l'accroissement du nombre de ses membres, par les instructions données dans les réunions mensuelles d'hommes et de femmes, et par la plus religieuse observance de toutes les prescriptions de la règle de l'Ordre. Et afin d'obtenir ce résultat, il est nécessaire que tous ceux qui sont appelés au ministère pastoral unissent leurs efforts aux nôtres avec une énergique persévérance. Ce faisant, ils sont assurés de coopérer très efficacement à rétablir et à conserver dans leur troupeau l'intégrité de la foi et l'honnêteté des mœurs.

“ Donné à Pérouse, le 22 janvier 1877.

“ JOACHIM, Card. Evêque.”

Le Tiers-Ordre.

RENÈDE SOCIAL ET SANCTIFICATION DU PRÊTRE

Sous ce titre le R^{év.} P. Alfred de Carouge vient de faire paraître un ouvrage qui devrait être lu par tous les tertiaires, et principalement par les membres du clergé. Nous en reparlerons. Aujourd'hui nous ne ferons que reproduire les remarques et l'analyse que nous trouvons dans le *Messenger du Cœur de Jésus* :

LÉON XIII vient, pour la quatrième fois, d'exhorter les fidèles à marcher dans les voies de la pénitence chrétienne, sous l'étendard de saint François d'Assise. Peut-être l'histoire de l'église offre-t-elle peu d'exemples d'une semblable insistance, et ce serait le plus triste des signes du temps qu'un appel du Vicaire de JÉSUS-CHRIST, tant de fois réitéré, ne fût pas entendu.

Le T. R. P. Alfred a voulu seconder de tout son pouvoir le désir du Souverain Pontife en montrant combien il est vrai que le Tiers-Ordre de Saint-François porte en lui le remède à tous les maux de la société contemporaine, et qu'il est bien, comme l'a dit le Pape, le plus efficace moyen de régénération sociale.

Beaucoup de fidèles, excellents d'ailleurs, ne savent pas se contenter d'un désir de l'autorité suprême ; ils ont besoin de se rendre compte des raisons de ce désir pour se résoudre à le suivre. Ce sont surtout ceux-là que le P. Alfred veut convaincre.

Dans la première partie, l'auteur étudie le Tiers-Ordre successivement au point de vue de l'individu, de la famille, de la paroisse et de la société tout entière. Allant à la racine du mal, il montre dans le Tiers-Ordre le remède naturel des trois concupiscences signalées par saint Jean et des maux inhérents à la corruption de la nature humaine, aussi bien que des désordres qui sont le fait des erreurs de la société contemporaine. Descendant ensuite par une application pratique dans le détail des diverses situations de la vie individuelle : célibat, viduité, virginité, vocation, vocation manquée, vie réparatrice du scandale, il fait admirer la multiple et merveilleuse efficacité du Tiers-Ordre.

La famille vient ensuite avec ses ruines et ses tristesses actuelles et se voit replacée sur ses deux bases : la vie naturelle sauvegardée et la vie surnaturelle développée.

La paroisse trouve la solution des difficultés présentes et des secours efficaces pour toutes ses œuvres.

Quant à *la société*, ou plutôt quant au monde qui est l'ennemi de JÉSUS-CHRIST et à cette puissance effrayante de corruption et de mort qu'il exerce par la presse, la mode, les spectacles, la licence dans les arts, les associations anti-chrétiennes, il trouvera dans le Tiers-Ordre un invincible obstacle. En même temps qu'il bat en brèche les forteresses ennemies, il suscite des forces auxiliaires d'une incroyable puissance. Ce que le Tiers-Ordre a déjà fait dans le passé et même de nos jours, serait admirablement

renouvelé et dépassé par son active diffusion. Ces dernières considérations, appuyées sur des faits nombreux, sont du plus haut intérêt.

Telles sont les thèses que démontre avec autant de netteté que d'amour le T. R. P. Alfred dans la première partie de son livre.

La seconde, qui traite du Tiers-Ordre comme moyen de sanctification pour le clergé, semble lui tenir à cœur plus encore que la première. Non seulement il a appris du saint fondateur du Tiers-Ordre de quel respect et de quelle vénération, de quel filial amour, il est juste d'entourer les ministres du Seigneur, mais il sent que tout le développement du Tiers-Ordre tient à l'action du clergé. Quelle que soit la puissance de la règle du Tiers-Ordre, elle ne sauvera la société que si la société l'accepte ; or le clergé seul peut la faire aimer, la faire accepter en l'acceptant et en l'aimant lui-même. Il l'aimera dès qu'il verra combien cette règle peut l'aider à se sanctifier.

Voici l'énoncé de ces deux chapitres : Saint François et le prêtre, culte pratique des vertus, voie facile et abrégée, consommation de sainteté, efficacité du zèle, sceau de prédestination.

Prenez et lisez, dirons-nous aux prêtres ; ces pages perdraient trop à l'analyse ; l'amour séraphique qui les remplit ne vous pénétrera qu'en lisant le livre même du T. R. P. Alfred.

Du reste, si vous essayez, vous échapperez difficilement au charme de l'auteur. Sa manière simple et franciscaine, ses raisonnements clairs, saisissants et qui vont droit au but, les faits nombreux qui animent et corroborent son argumentation, l'élevation de ses pensées, la ferveur de son zèle, tout vous séduira également.

La facilité d'établir le Tiers-Ordre offre à l'auteur une autre série de pages lumineuses et convaincantes. Allant au devant des objections qu'il détruit, il trace la voie sûre et progressive que le pasteur des âmes, eût-il la plus modeste et la plus rebelle des paroisses, peut parcourir avec facilité et en toute assurance de succès.

Cet ouvrage contient encore une lettre laudative de Mgr. Mermillod, les deux Encycliques de Léon XIII concernant le Tiers-Ordre, la nouvelle et ancienne règle et un appendice précieux indiquant les ouvrages utiles à la direction du Tiers-Ordre.

FIORETTI

OU

Petites Fleurs de saint François d'Assise

LE DÉMON PRÊCHEUR

(Suite et fin.)

On frappa à la porte du couvent, le portier ouvrit non sans crainte, car il ne savait pas qui pouvait venir. Un moine, vêtu du grossier habit de l'Ordre, était en dehors; il n'appartenait pas à la communauté, et le bon Frère ne se rappela pas de l'avoir jamais vu auparavant. Il avait beaucoup de majesté dans le maintien, mais un air un peu dur de commandement; ses yeux brillaient d'un éclat étrange sous son capuce rabattu; tout en lui inspirait le respect.

—Je désirerais parler au Père gardien, dit-il; et le son de sa voix était très harmonieux. Le portier s'inclina avec humilité et le conduisit devant les religieux assemblés, qui dans ce moment faisaient leurs derniers apprêts pour leur départ.

—*Deo gratias*, mes frères, dit-il en saluant, et le son de ses paroles avait quelque chose d'extraordinaire qui les émut fortement.

—Mère de Dieu! dit le gardien étonné, qui êtes-vous, Père, et d'où venez-vous?

—Je viens de très loin, et j'ai été conduit ici par la main de Dieu, répliqua l'étranger. Je viens de si loin que si je vous nommais l'endroit, vous ne le connaîtriez pas: c'est une contrée dont on parle peu et que le soleil n'éclaire pas comme il éclaire votre pays.

—Et votre nom, bon Père? Êtes-vous de notre Ordre?

—Je me nomme *Obedientus Obligatus*, et je porte votre habit, comme vous le voyez; autrefois on m'appelait Chérubin.

—C'est bien, bon Père, répondit le gardien; vous êtes certainement le bienvenu.—Je voudrais avoir quelque chose à vous offrir; mais les temps sont mauvais, et vous n'avez pas choisi un bon moment pour votre visite. Les habitants de la ville sont revoltés contre nous, et ils ne veulent rien nous donner pour notre subsistance; nous nous préparons à partir pour trouver une autre demeure, nous craignons, en restant ici, de mourir de faim.

Le corps du moine étranger sembla grandir: il rejeta son capuce en arrière et montra une noble tête ornée d'une couronne de cheveux noirs. Il fixait le Père gardien d'un œil qui semblait pénétrer jusque dans le fond du cœur. Cependant son visage était pâle et portait l'empreinte d'une peine secrète, ses lèvres exprimaient l'orgueil et le mépris des autres.

—O hommes coupables et sans foi, dit-il enfin, êtes-vous les soldats de Dieu, les enfants de celui qui mourut crucifié, les frères des Saints et des Martyrs? Deux jours de famine vous arrivent, et vous perdez confiance.

Vous croyez, vous priez, quand Dieu vous donne l'abondance; vous êtes pieux et courageux en paroles, quand les aumônes ne se font pas attendre! Quel crime de mettre en doute les promesses du Très-Haut!

Pendant qu'il prononçait ces mots, de nouvelles douleurs se peignaient sur son visage.

Un des jeunes Frères dit tout bas :

—C'est un saint homme qui connaît le fond de nos cœurs et que le péché révolte : laissons-le parler.

—Oui, je connais vos pensées secrètes, interrompit Frère Obligatus en regardant le jeune moine ; et toi, qui dernièrement as prononcé tes vœux devant Dieu, tu veux les violer, tu te proposes d'accepter des terres, tu as peur des privations. O insensés ! ne voyez-vous pas que le Très-Haut n'a qu'à dire un mot, et ses Anges vous apporteront de la nourriture ; bien plus, les démons seraient forcés de vous servir et de se faire vos aides dans vos nécessités.

—Mon Père, dit le gardien, en s'inclinant jusqu'à terre, vous nous êtes inconnu ; mais nous voyons bien que vous êtes inspiré par le Saint-Esprit. Nous ne pouvons résister à vos conseils ; pour ma part, j'aimerais mieux souffrir mille morts que d'abandonner ce monastère ou de violer la moindres des règles de François.

—Nous aussi ! nous aussi ! s'écrient les autres Frères.

—Vous êtes un ange de Dieu ; faites de nous ce que vous voudrez, nous voyons bien que le Seigneur parle par votre bouche.

Quel moment pour le tentateur ! Ainsi le découragement de ces pauvres Frères était promptement expié par la pénitence, et leur repentir, aux premiers mots d'exhortation, devenait pour eux un nouveau titre à la faveur céleste. Il se serait bien volontiers arraché à un spectacle si affreux, si pénible pour lui ; mais Frère Obligatus n'avait pas de volonté à lui ; une puissance mystérieuse le forçait de dire des paroles qui n'étaient pas les siennes et qui lui déchiraient la bouche. Après s'être couvert la face avec sa main (les Frères crurent que c'était pour cacher son émotion), il continua :

—Mes Frères, Dieu a été irrité ; cependant il daignera s'apaiser par vos prières et vos humiliations ; maintenant, il faut que j'aille pourvoir à ce qui vous manque.

—Bon Père, dit le gardien, si vous vous proposez d'aller demander des aumônes, sachez que tout le monde vous fermera la porte dans cette ville.

—Ne craignez rien, répliqua Frère Obligatus, rendez-vous au cheur, et faites qu'on m'ouvre quand je reviendrai ; ce ne sera pas les mains vides.

Le prédicateur se rendit dans les rues de la cité ; son éloquence émut tous les cœurs, personne ne put résister à l'appel qu'il faisait à la charité, au nom et pour l'amour de Dieu.

Comme il parlait bien contre la vanité des richesses, contre la convoitise, contre l'avarice qui rend esclave de Satan, contre l'égoïsme, contre l'orgueil, contre l'amour exagéré de soi-même ! Sa besace en attendant se remplissait d'une manière prodigieuse ; il devait la porter sur son dos, et tenir à la main ce qu'il n'avait pas pu mettre dedans. Ce fut ainsi chargé qu'il regagna le monastère.

Il recommença tous les jours ; sa réputation de prédicateur s'étendit au loin de la ville, et des étrangers accoururent pour le voir. Le pauvre Frère marchait l'œil modestement baissé, disant sans cesse :

—La charité, mes maîtres, pour l'amour de Dieu.

A la fin de la semaine, il y eut tant de dons en nature ou en espèces apportés au couvent, qu'on résolut d'en employer le surplus à

construire un nouveau monastère ; les habitants de la ville ne se lassaient plus de faire du bien aux religieux. Obligatus fut forcé de se mettre en quête d'ouvriers, de maçons ; ils travaillèrent avec une rapidité extraordinaire ; les murs semblaient s'élever sous leurs mains comme par enchantement ; la présence du bon Prêcher excitait partout l'activité et l'ardeur. Les Frères eussent été bien contents de savoir ce qu'était au juste leur bienfaiteur miraculeux, quelques-uns crurent que c'était François lui-même, revenu sur la terre pour prendre soin de ses enfants ; d'autres en examinant de plus près Obligatus, lui trouvaient beaucoup moins de douceur, de bonté et de modestie dans le regard qu'à leur saint Fondateur. Le Père gardien se tenait dans un prudent silence ; on dit qu'il avait appris par une révélation d'en haut la vérité sur l'inconnu ; toujours est-il qu'il ne disait mot.

Un jour, il lui arriva, par hasard, de rencontrer hors du couvent Obligatus, qui venait de surveiller les nouvelles constructions ; il avait l'habitude de ne pas lui parler ; cette fois il lui adressa la parole pour savoir où en étaient les travaux.

— Tout est fini, lui répondit Obligatus, en se cachant le visage pour ne pas laisser voir ses yeux sinistres, brillant d'un éclat sauvage.

— Comment fini ? voilà cinq mois à peine que vous avez commencé.

— Ces cinq mois ont été pour moi cinq années, répliqua Obligatus ; si on me l'eût permis, tout aurait été terminé en cinq jours.

— Dieu ne fait point de miracles sans nécessité, dit le Père gardien, feignant de ne savoir rien de plus que ses autres religieux. Obligatus vit qu'il était découvert, et ne voulant pas dissimuler plus longtemps, il se tourna vers le supérieur et lui répondit avec un geste d'impatience :

— Dieu ! ah ! oui ! c'est moi, vous dis-je, qui ai fait ce couvent, je suis assez puissant pour cela.

— Je vous connais, répliqua le gardien, et je sais que le Seigneur souffre votre présence ici, je sais encore qu'avec votre pouvoir, vous êtes moins puissant que notre Père le Séraphique François.

— Lui puissant ! dit Obligatus ; oui, quand il prie ; pauvre espèce de pouvoir. Le mien ne vient que de moi.

— Et pourtant vous êtes vaincu ; les Frères sont retournés à la foi ; les habitants de la ville se montrent plus dévots et plus charitables qu'auparavant ; maintenant il ne vous reste plus qu'une tâche à accomplir par ordre du Ciel, et votre malice sera encore confondue. Allez convertir le marchand Louis ; arrachez-le à l'amour de son or ; là vous attend une grande humiliation.

La conversion de Louis fut la chose la plus pénible à entreprendre pour Obligatus. Il y travailla nuit et jour, mais sans succès. Le marchand ne pouvait refuser de le voir, puisque c'était un homme célèbre comme prêcheur, le favori du peuple, et de plus, le confident du gouverneur et du Sénat de la ville. C'étaient de simples démonstrations de politesse de la part de Louis, qui supportait sa présence et ses exhortations ; son cœur lui restait fermé et s'endurcissait de jour en jour. A la fin il tomba malade et fut déclaré en danger de mort par les médecins ; sa femme le suppliait de penser au salut de son âme, mais il ne parlait que de son argent et de son commerce, re poussant les prêtres et détournant la tête quand on lui présentait le crucifix ; c'était un cas désespéré.

—Oh ! si Dieu envoyait ici le Frère Obligatus, dit toute en pleurs la pauvre Octavie ; allez, mon cher Beppo, fidèle serviteur, faites savoir au bon Frère l'état de Louis ; priez-le de venir sans différer.

—Me voici, dit d'une voix sourde le Frère Obligatus, en se montrant à l'improviste ; maître Louis a besoin de prières et de saintes paroles, car son heure est proche.

Alors il déploya cette magnifique éloquence qui avait captivé le peuple pendant six mois. Il parla de l'âme, de la damnation, de la mort éternelle, des supplices du remords, du feu qui dévore... et les cheveux de ceux qui l'écoutaient se hérissaient sur leurs têtes.

—Cet homme, pensaient-ils, semble avoir vu les choses dont il parle ; on dirait que ses yeux ont pénétré et dans le ciel et dans l'enfer.

Il parla ensuite du ciel ; non de la joie que donne sa possession, mais de la douleur qu'éprouve celui qui, fait pour le posséder, l'a perdu par sa faute. Il dit les cris, les pleurs, les grincements de dents, le desespoir des malheureux qui sont bannis du séjour céleste : il dit, et autour du lit du moribond on crut entendre les clameurs et les rugissements de l'enfer ; on comprenait ce que c'est que d'être privé de Dieu, suprême beauté, suprême vérité, suprême amour qui rassasie tous les désirs du cœur... : le perdre, c'est perdre tout...

—Comment mon maître peut-il, sans être ému, entendre le Frère Obligatus ? murmurait à voix basse Beppo : pour tous les trésors du monde, je ne voudrais pas m'exposer à pareille chose sur mon lit de mort.

Louis était dans l'agonie : le râle affreux sortait de sa bouche : au moment où le prêcheur avait prononcé les derniers mots : *Perdre tout*, il s'agita convulsivement et retomba sans vie sur son oreiller.

—A moi, celui-ci ! s'écria Obligatus, d'une voix sinistre et triomphante ; Michaël, tu es vaincu.

—Hélas ! dirent les assistants qui crurent le Moine égaré de zèle et de douleur, bon Frère, vous avez fait tout ce que vous pouviez faire pour ce malheureux ; vos forces sont épuisées ; prenez quelque repos.

Mais pendant qu'ils parlaient ainsi, ils virent le frère luttant contre un pouvoir invisible qui semblait l'entraîner malgré lui. Des mots incohérents s'échappaient de ses lèvres :

—Je ne puis... je ne veux pas... il est à moi, dis-je.

Alors se tournant vers ceux qui remplissaient la chambre :

—Je ne puis résister à cette voix, dit-il, suivez-moi sur la grande place.

Il se précipita dehors et arriva sur la place, à l'en-droit où il avait coutume de prêcher le peuple. La nouvelle de ce qui était arrivé avait déjà circulé dans la ville.

—Le marchand Louis est mort impénitent, les démons se sont emparés de son âme, se disait-on les uns aux autres ; sans doute le Frère Obligatus en a été témoin ; s'il voulait parler, que de choses étonnantes nous saurions !

Et ainsi la curiosité, l'envie d'entendre l'éloquence bien connue du Frère sur un sujet si effrayant, attirèrent une foule immense.

Obligatus était là. Nous n'essayerons pas de rapporter les paroles qu'il prononça ; les pécheurs se convertirent en croyant voir les abîmes de l'enfer ouverts sous leurs pas et les cœurs indifférents

sentirent pour la première fois ce que c'était que d'avoir une âme et de la perdre. Louis avait été victime de son avarice et de son impiété, mais sa damnation convertit des milliers d'hommes. Beaucoup durent remercier Dieu d'avoir été témoins de ce fait terrible ; l'effroi qu'il inspira leur fit faire pénitence et les sauva d'un sort semblable.

Mais voici qu'en terminant son discours, Obligatus, hors de lui, dépouille son froc, le foule aux pieds et fait entendre ces paroles en frémissant de rage :

—François, la trêve conclue entre moi et toi expire ! J'ai fait ton ouvrage et tu es vainqueur ! et vous, peuple allez demain trouver le Père gardien des Franciscains ; il vous dira ce que signifient ces paroles, mais vous ne reverrez jamais le frère Obligatus.

Il disparut, on ne sait comment, et depuis ne se montra plus. Son dernier acte semblait incompréhensible à la foule ; la vérité se découvrit, et les esprits en furent encore plus pénétrés de crainte. La tradition de cet événement s'est toujours conservée, et dans plusieurs villes d'Italie, comme aussi en d'autres pays, on raconte par fragments l'histoire du *Démon précheur*.

CHRONIQUE

J.-J. Rousseau et Louis Veuillot.—Je ne sais pas, chers lecteurs, si vous connaissez ce blasphème de J.-J. Rousseau contre la prière : " Reste debout, mon ami, tu seras toujours assez petit. Au lieu de prier, travaille. La mendicité n'est belle, ni quand elle s'adresse à Dieu, ni quand elle s'adresse aux hommes."

N'est-il pas vrai que nos impressions sur ce grand devoir de la prière ne ressemblent guère à celles du coryphée de l'incrédulité contemporaine ! Là où il trouve un abaissement, nous voyons, nous, une grandeur. Quand notre âme prie, il nous semble qu'elle remplit une des fonctions les plus hautes de la raison. Car proclamer la souveraineté de Dieu et la dépendance de l'homme, c'est bien aux yeux de tout esprit non prévenu l'acte d'une raison souveraine.

Mais quelle est vigoureuse et typique la réfutation du blasphème de Rousseau, par Louis Veuillot, écrivant quelque part, dans je ne sais plus lequel de ses ouvrages :

" Ne craignons pas de nous agenouiller pour pleurer, pour prier, pour adorer. En ces moments-là, loin de toucher la terre, je sens tomber les poids qui m'y attachent, je me sens pousser des ailes. Le pharisien priait debout. Derrière lui, le publicain prosterné se dénouillait de sa misère et se préparait à prendre vol.

Quant à ceux qui ne s'abaissent point devant Dieu, je connais ces êtres fiers. Agenouillés ou non, peu importe, qui ne les voit partout plus que courbés devant quelqu'un ou devant quelque chose ? Il y en a devant l'Institut, il y en a devant les journaux, il y en a qui se tiennent ainsi devant eux-mêmes."

Nouveaux patrons : —La Congrégation des Rites vient solennellement, par décret, de déclarer patrons de tous les hospices du monde catholique les deux saints Camille de Lellis et Jean de Dieu : leurs noms seront désormais insérés dans les Litanies des agonisants après celui de saint François d'Assise.

Succès des catholiques à Rome : — Les catholiques de Rome ont remporté, le dimanche 13 juin, une brillante victoire aux élections municipales. Les dix-huit conseillers de la liste de l'*Unione Romana* sont élus à une grande majorité. C'est un succès complet et qui fait honneur à la parfaite discipline et à la cohésion des catholiques romains.

Le triomphe électoral des catholiques romains est une affirmation éloquente et incontestée des véritables sentiments de la population romaine, de son attachement à ses vieilles traditions chrétiennes; c'est aussi une précieuse garantie pour l'avenir religieux et la sauvegarde efficace des intérêts moraux et matériels de la ville de Rome.

Faut-il de la religion : — On lit dans la *Revue Franciscaine* :

On disait dernièrement, dans une assemblée, que l'humanité n'a plus besoin de religion, qu'elle n'en veut plus. Mais le drôle qui parlait ainsi a-t-il donc ausculté toutes les intelligences et tous les cœurs? a-t-il séché toutes les larmes? a-t-il trouvé un moyen pour calmer, avec les choses qui passent, ce l'esoi. de l'infini, cette soif de bonheur qui pousse en haut nos âmes, elles qui ne passent pas? a-t-il supprimé, d'un trait de sa souveraine volonté, la fin à laquelle nous sommes appelés, pour laquelle nous avons été créés? Enfin, l'avenir est-il écrit dans les lignes de sa main? Allons, trêve de folie, puisque tu le veux, Tharès, mets ta foi dans ton génie imbécile, ton espérance dans tes plats, va où te pousse le but de tes passions ignobles, mais laisse-nous nos douces et immortelles espérances. Pour nous, philosarque, le récit du passé nous garantit l'avenir. Les accomplissements de la prophétie dont nous sommes les témoins, nous attestent ceux que nous espérons encore. Celui qui ne voit pas l'œuvre de Dieu dans la prophétie réalisée par Jésus-Christ dans son église, est aveugle; qui la voit en silence, est ingrat; qui s'élève contre, est insensé; que celui qui raisonne en sot l'attaque, passe, mais qu'il renonce à l'espoir de la détruire. Ses efforts ne serviront qu'à montrer sa force, partant la divinité de l'édifice. A l'œuvre donc, Tharès, embrasse l'homme à l'humilité vulgaire et plate, mais renonce à me donner l'accolade.

Catholicisme aux Indes : — Le 23 juin, on a signé au Vatican le nouveau concordat qui règle la question du droit de patronage du Portugal dans les Indes. A cet effet l'ambassadeur du Portugal près le Saint-Siège s'est rendu au Vatican avec tout le personnel de l'ambassade. Le concordat a été signé chez le cardinal secrétaire d'Etat en présence de Mgr Mocenni, substitut de la secrétairerie d'Etat, et Mgr Galimberti, pro-secrétaire aux affaires ecclésiastiques extraordinaires. D'après ce concordat, le Portugal conserve son droit de patronage sur toutes les chrétientés de fondation goanaise et quatre évêchés entiers qui ont été évangélisés par le siège de Goa. On croit que bientôt on organisera régulièrement la hiérarchie catholique dans une partie de ces chrétientés de l'Inde où la religion est très florissante.

La vue du démon est tellement affreuse qu'on ne peut supposer au monde rien de plus terrible ou de plus maléfisant, et qu'on ne pourrait la supporter un seul instant sans une assistance particulière de Dieu. — *St. Franç. Apophth.* 46.

VIE DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE

CHAPITRE IX

Premier chapitre général de l'Ordre.—Saint François et saint Dominique.—Le cardinal Ugolini.—Second chapitre général.

(1216-1219)

(Suite)

S'il est peu de scènes plus gracieuses que celle de la rencontre des deux saints Patriarches, nous n'en connaissons pas de plus grandiose que celle de leurs adieux sur les Collines de Rome. Debout sur le mont Aventin, douze siècles après que saint Pierre et saint Paul en ont pris possession, ces deux pauvres de Jésus-Christ, un regard vers le ciel, un autre vers la terre, conçoivent un plan d'une audace plus qu'humaine ; ils se partagent l'univers pour le reconquérir au divin Roi. Leur ambition, comme celle des deux Apôtres, embrasse toutes les nations ; leurs succès dépasseront également toutes les prévisions humaines. Ils ramèneront, en effet, les peuples sous le joug de l'Évangile, et cela par les deux forces les plus grandes qu'il y ait au monde, la science et l'amour. Dominique et ses enfants, qui semblent tenir dans l'Église militante le rang qu'occupent les chérubins dans la hiérarchie céleste, propageront la science divine et défendront la vérité ; François et ses fils, tout embrasés de l'ardeur des séraphins, verseront dans le monde des torrents de lumière et d'amour (1).

Notre Saint quitta la Ville éternelle dans le courant de l'automne (1216), l'âme tout embaumée de souvenirs et de consolations ; et des rives du Tibre, il jeta un regard plein d'espérance vers ce beau royaume de France dont le seul nom faisait battre son cœur des plus douces émotions, et pour lequel il se sentait un irrésistible attrait. Qui dira les magnifiques projets qu'il nourrit alors dans son esprit, et qui naissent comme d'eux-mêmes dans une âme ardente, dans un cœur d'apôtre ?... Il ignorait qu'un autre que lui devait les réaliser. Et, en effet, le cardinal Ugolini, ayant reçu sa visite à Florence, au mois de juillet 1217, et ayant appris de sa bouche la prochaine extension des Frères-Mineurs, le dissuada d'entreprendre pour le moment un si lointain voyage. " Mon fils, lui

(1) Saint Thomas est la gloire de l'Ordre de saint Dominique ; Alexandre de Halès, saint Bonaventure, Duns Scot, font l'honneur de l'Ordre de saint François.

dit le vénérable prélat, tu peux compter sur mon dévouement. Mais ton Institut ne fait que de naître ; tu sais quelle opposition il a soulevée à la cour de Rome ; tu y as des ennemis cachés ; ta présence est donc indispensable pour consolider ton œuvre. ” L’homme de Dieu, toujours humble et docile, lors même qu’il lui fallait sacrifier ses desirs les plus chers, se soumit à l’autorité du cardinal, et envoya à sa place les Frères Pacifique, Ange et Albert de Pise. Pour lui, il évangélisa principalement les populations de la vallée de Riéti ; et c’est à cette œuvre que nous le trouvons employé depuis son retour de Rome, jusque vers le milieu de l’année 1219. De temps à autre cependant, il quittait ses travaux apostoliques, pour retourner à Notre-Dame-des-Anges se retremper dans la prière, pour prendre soin de ses Frères et des Novices, ou pour visiter les nouvelles fondations.

Le fait le plus important de cette époque de sa vie, ce lui qui était l’objet de ses plus constantes préoccupations, c’était la tenue du second Chapitre-général, dont il avait fixé l’ouverture au jour de la Pentecôte de l’année 1219. Dès les premiers jours du mois de mai (1219), il se rendit à Pérouse, où se trouvait alors le cardinal Ugolini, afin de concerter avec lui les mesures à prendre dans le cours de cette assemblée plénière. Saint Dominique assistait à la conférence. “ Trouvez-vous bon, leur demanda entre autres choses le cardinal légat, que quelques-uns de vos disciples soient élevés aux dignités ecclésiastiques ? ” — Les deux patriarches donnèrent la même réponse. “ Peu, moi, dit saint Dominique, je ne connais pas de plus grand honneur que d’être les porteurs de la parole divine et les boucliers de la foi. Laissez donc les Frères-Prêcheurs dans leur vocation. ” “ Monsieur, dit à son tour saint François, mes enfants s’appellent Frères-Mineurs, parce qu’ils occupent le dernier rang dans l’Eglise. C’est là leur poste d’honneur ; gardez-vous donc bien de les en arracher, sous prétexte de les faire monter plus haut. ” Le cardinal ne partagea point leur sentiment ; mais leur esprit d’abnégation n’en fut pas moins pour lui un sujet de grande édification.

Au rapport du Frère Léon, qui accompagnait son bienheureux Père, il fut aussi question, dans cette entrevue, de fondre les deux Ordres en un seul ; mais le séraphique Patriarche s’y opposa. “ La volonté de Dieu, dit-il, c’est qu’ils demeurent séparés, afin que chacun puisse em-

brasser à son gré l'une ou l'autre des deux règles." Dominique le pria alors de lui donner au moins, comme symbole de la charité fraternelle qui les unissait, eux et leurs familles spirituelles, la pauvre corde qui lui ceignait les reins. "Je la porterai toujours, lui dit-il, sous ma robe blanche." François refusa longtemps par humilité, mais la charité du pieux solliciteur finit par l'emporter. Telle fut l'origine d'une dévotion qui se répandit promptement par toute l'Eglise, et que Sixte-Quint, de l'Ordre des Frères-Mineurs, érigea trois siècles plus tard en archiconfrérie, sous le nom d'*Archiconfrérie du Cordon de saint François* (1)

Après avoir réglé les affaires de l'Ordre, de concert avec le Cardinal-protecteur, notre saint prit congé de ses deux amis, et revint à Notre-Dame-des-Anges. En route, il eut un suave entretien avec son compagnon sur la vertu d'humilité : "Chères brebis du bon Dieu, lui dit-il, le jour du Chapitre approche ; or, il me semble que je ne serais point un vrai Frère-Mineur si, entendant nos Frères me déclarer qu'ils ne veulent plus avoir à leur tête un ignorant et un pécheur comme moi, je n'écoctais ces injures avec une parfaite sérénité d'âme, et ne me réjouissais d'être déposé de ma charge. Sache-le bien, frère Léon, les postes supérieurs sont souvent une occasion de chute, et renferment toujours une responsabilité redoutable, tandis qu'il n'y a qu'à gagner dans les humiliations et dans l'état de simple sujet." Belles paroles, où l'âme de François se peint comme dans un miroir ! Plût au ciel que les hommes tentés d'ambition les eussent toujours devant les yeux ! Que de désenchantements, de crimes et de remords ils épargneraient à leur vieillesse !

Enfin l'époque du Chapitre-général arriva : c'était le 26 mai 1219, journée à jamais mémorable, et qui a laissé une trace lumineuse dans les annales de l'Ordre séraphique. En ce jour-là, tout invitait les Frères à l'allégresse : l'Eglise célébrait la solennité de la Pentecôte, et avait pris ses ornements de fête ; la nature, elle aussi, avait revêtu sa plus riche parure du printemps ; l'air était frais et pur ; le soleil se levait radieux et plein de majesté sur le sommet des Apennins, et versait des torrents de lumière dans la vallée de Spolète. Le voyageur qui fût descendu d'Assise à cette heure matinale, eut pu contempler un spectacle peut-être unique au monde :

(1) Bulle du 19 novembre 1585.

des centaines de cabanes s'élevant dans la plaine, et des milliers de Religieux réunis autour du modeste sanctuaire de la Portioncule ! A les voir recueillis comme des anges, le front incliné comme sous un souffle divin, il eût naturellement supposé qu'il se passait quelque chose d'étrange dans cette chapelle, et il ne se fût point trompé. Quelle scène, en effet ! Le cardinal Ugolini, debout sur les marches de l'autel, officiant pontificalement ; François assistant au saint sacrifice avec cinq mille de ses Frères, et Dominique avec sept de ses disciples (1) ; les anges montant vers le trône du Père éternel pour Lui offrir le sang de la Victime sans tache ainsi que les prières des hommes, et descendant ensuite vers la terre chargés de grâces et de bénédictions ; enfin, tout le ciel attentif aux prières des pauvres de Jésus-Christ : quelle scène, encore une fois, et comme elle repose doucement le regard, au milieu de tant d'autres qui l'attristent et la fatiguent ici-bas !

Après la messe, le Cardinal-protecteur ouvrit solennellement le Chapitre et le présida. Le soir, il voulut, comme un général d'armée, passer en revue les nombreuses phalanges des soldats de Jésus-Christ, qui logeaient dans la plaine sous des cabanes de feuillages et de nattes (2). Il les trouva rassemblés par groupes de soixante ou de cent, racontant les joies et les souffrances de leur apostolat, se redisant les uns aux autres les œuvres de leur bienheureux Père ou les prodiges qu'ils avaient opérés en son nom, et se répétant ce mot des disciples de Notre-Seigneur au retour de leur première mission : « Les démons mêmes nous obéissaient en son nom (3). »

A cette vue, le vénérable vieillard s'écria dans son admiration, comme autrefois le patriarche Jacob : « Frères-Mineurs, en vérité, c'est ici le champ de Dieu (4). » C'était, en effet l'armée d'élite du grand Roi, armée pacifique et conquérante, sans armes et toute-puissante, admirable de discipline et d'héroïsme, à laquelle on pouvait appaier

(1) Est-ce au Chapitre des Nattes qu'il s'est trouvé cinq mille Frères ou plus tard ? saint Dominique y a-t-il assisté, ou bien à quelque autre ? Ces deux points sont toujours en litige. Les Actes des Saints pensent qu'il y a eu une transposition de date. Dans le doute, nous avons suivi Vadingue.

(2) De là le nom de Chapitre des Nattes.

(3) Luc, x.

(4) Gen., xxxii.

Ce mot des Saintes Ecritures : " Que tes pavillons sont beaux, ô Jacob ! Que tes tentes sont belles, ô Israël ! " François, levant vers le ciel un regard plein de reconnaissance, et remerciant le Seigneur d'avoir multiplié ses fils comme les grains de sable de la mer, laissa tomber de son cœur et de ses lèvres quelques paroles brûlantes, qui ravivèrent dans l'âme de ses disciples l'amour de Dieu et de leur vocation, le zèle des âmes et le dévouement à l'Eglise romaine. " Mes Frères, dit-il en terminant, nous avons promis de grandes choses : on nous en a promis de plus grandes encore. Gardons les unes, soupirons après les autres ; le plaisir est court, la peine est éternelle ; les souffrances sont légères, la gloire est infinie. Beaucoup d'appelés, peu d'élus : tous recevront ce qu'ils auront mérité."

Des esprits timides auraient pu se demander : " Où prendre des vivres pour nourrir tant de personnes (1) ? " Le saint Patriarche et ses enfants n'eurent point de ces doutes ni de ces inquiétudes. Ils étaient là, dénués de tout, mais remplis de confiance, attendant du Créateur, comme les oiseaux du ciel, leur nourriture de chaque jour ; et la Providence ne leur manqua point. On vit accourir d'Assise, de Pérouse, de Foligno, et même de Spolète, des hommes de toute condition, clercs et laïques, chevaliers et gens du peuple, qui, non contents d'apporter aux pauvres de Jésus-Christ toutes les provisions nécessaires, poussèrent la charité jusqu'à vouloir les servir de leurs propres mains. Ces secours durèrent autant que le Chapitre.

Une foule de personnes étaient venues par pure curiosité, attirées par la nouveauté du spectacle : Dieu en profita pour toucher leurs cœurs. Parmi tant de visiteurs, les uns étaient surtout frappés de la vie austère et dure des Frères ; ils se disaient : " Voilà qui nous montre bien que le chemin du ciel est étroit et qu'il est difficile aux riches d'entrer dans le royaume de Dieu ! Nous nous flattons de faire notre salut, sans rien nous retrancher de nos aises ni des délices du siècle, tandis que ces bons Frères se privent de tout et tremblent encore. Nous voudrions mourir comme eux ; mais nous ne voulons pas vivre comme eux : et cependant, on meurt comme on a vécu." Les autres observaient plutôt la céleste expres-

(1) Joan., vi.

sion de leur physionomie, le gracieux sourire de leurs lèvres, leur empressement à se rendre de mutuels services, la paix divine qui se reflétait dans la douce lumière de leurs regards. " Ce sont des anges, pensaient-ils ; ils ne touchent la terre que par les extrémités des pieds ; mais déjà leurs pensées et leurs affections sont dans une autre patrie. Qui nous empêche de partager leur bonheur ? " Et bon nombre d'entre eux (ils étaient plus de cinq cent), vinrent se jeter aux pieds de François et lui demander le saint habit de la pénitence. C'est ainsi que la bonne odeur des vertus des Frères remplissait toute la vallée de Spolète, et y produisait des fruits de vie.

Il est bon de remarquer ici qu'autant le saint fondateur était ami de la simplicité, autant il était ennemi de l'exagération. Ayant appris que plusieurs de ses disciples se livraient à des mortifications immodérées, il ordonna d'apporter en présence du cardinal tous les instruments de pénitence. Le nombre des cottes de mailles et des ceintures de fer dépassa cinq cents. François interdit sévèrement ces sortes de macérations, les jugeant préjudiciables aux exercices spirituels et à la pratique des bonnes œuvres. O heureux temps où l'on avait de telles fautes à reprendre !

Le renouvellement de l'esprit religieux, l'accroissement de la ferveur et la conquête de nouveaux disciples ne furent pas les seuls résultats du Chapitre des Nattes. On y dressa trois statuts fort importants, qui fixèrent les glorieuses destinées de l'Ordre. Les voici : 1o " Tous les samedis on célébrera dans tous nos couvents une messe solennelle en l'honneur de la Bienheureuse Vierge Marie Immaculée. " Par cette prescription due à l'initiative du séraphique Patriarche, l'Ordre des Frères-Mineurs (et c'est là sa gloire et peut-être la raison de son existence) prenait Marie Immaculée pour sa protectrice et sa patronne, et se déclarait, six siècles à l'avance, le héraut du grand dogme de l'Immaculée-Conception. On sait le fait ; mais qui nous en expliquera la cause ? Qu'un homme peu versé dans les Saintes-Lettres, le pauvre d'Assise en un mot, jette tout d'un coup comme une gerbe de lumière sur une des vérités les plus longtemps voilées de la Religion catholique, qu'il la montre aux peuples en la faisant passer dans les traditions privées et dans le culte public de toute une famille religieuse, qu'il donne ensuite la raison du mystère, en posant devant ses fils ce principe inébranlable :

“ Ne craignez point d'attribuer à Marie tout ce qui ne répugne pas à sa dignité de Mère de Dieu, ” est-ce là un prodige humainement explicable, et ne faut-il pas admettre avec un savant de Sienne, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, que la théologie de ce saint homme, porté sur les ailes de la pureté et de la contemplation, s'élevait comme un aigle dans son vol, et qu'il l'avait puisée tout entière dans ses communications surnaturelles avec l'Esprit-Saint ? Dès lors, instruit par ce Docteur des docteurs, assuré de la place que tient Marie dans le plan divin, François pouvait-il mieux faire que de léguer cette vérité à ses enfants, comme le plus précieux trésor de leur héritage ? Son espoir ne fut point trompé ; ses disciples défendirent et propagèrent la doctrine de l'Immaculée-Concept. avec une fidélité qui ne s'est jamais démentie, et ils se l'approprièrent à tel point qu'on l'appelait “ la thèse franciscaine.”

De son côté, la Reine du ciel semblait prendre plaisir à se susciter dans l'Ordre une légion de docteurs et d'apôtres qui fussent capables d'assurer le triomphe de sa cause, et l'on vit, sous son inspiration, les Bonaventure (1) les Antoine de Padoue, les Duns Scot, les Barnardin de S., les Léonard de Port-Maurice, les Thomas de Charmes et les d'Argentan, descendre tour à tour dans la lice, et se faire honneur d'être les chevaliers de Marie. Il serait trop long de décrire toutes les phases d'une lutte six fois séculaire ; mais il y a deux événements que nous ne pouvons passer sous silence, parce qu'ils sont la conséquence logique du principe posé par saint François : c'est la fameuse victoire de Duns Scot au xive siècle, et la promulgation du dogme au xixe.

On sait la division qui régnait au moyen âge entre les deux écoles, les Dominicains et les Franciscains, au sujet de l'Immaculée-Conception. Pour mettre fin à des débats parfois trop passionnés, le pape Benoît XI ordonna, en 1304, une discussion publique à l'Université de Paris. Duns Scot fut chargé par le Général des Frères-Mineurs, le père Gonzalve, de représenter l'Ordre à ce tournoi d'un nouveau genre, et d'y soutenir la traditionnelle et pieuse croyance des Franciscains ; et il vint dans ce but d'Oxford à Paris. Après s'être préparé à la discussion par la retraite,

(1) Le Docteur séraphique, après avoir enseigné dans ses cours publics que Marie n'était pas exempte de la tache originelle, revint aux traditions de l'Ordre dans ses prédications et dans les ordonnances des Chapitres généraux.

le jeûne et la prière, il se rendit à l'Université." Il rencontra sur sa route une statue en marbre de la très-sainte Vierge, qui décorait le portail de la Sainte-Chapelle, et la salua par ce verset de la liturgie catholique ; " Agréez que je vous loue, ô Vierge sainte, et donnez-moi la force de vaincre vos ennemis." La statue inclina la tête, comme en signe d'assentiment, et depuis elle garda toujours cette attitude. Arrivé à la Sorbonne, Dans Scot se trouva en présence d'une assemblée imposante et d'adversaires dignes de lui. Les Frères-Prêcheurs développèrent deux cents arguments, qui tendaient à démontrer que Marie était comprise dans le décret de l'anathème originel. Le jeune Franciscain écoutait, calme, recueilli. Lorsqu'ils eurent fini de parler, il se leva à son tour, reprit les deux cents arguments dans le même ordre qu'ils lui avaient été proposés (ce qu'il est difficile d'expliquer sans une assistance miraculeuse de sa protectrice), et les refuta tous avec une éloquence irrésistible. L'Université, aussi bien que les Légats du Souverain Pontife, le couvrit de ses applaudissements, lui décerna le titre de *Docteur subtil* (1), et statua qu'à l'avenir, elle célébrerait tous les ans la fête de l'Immaculée-Conception. Un siècle plus tard, la Sorbonne décida qu'elle ne conférerait plus le grade de Docteur, avant que le candidat n'eût prêté le serment de toujours soutenir la grande prérogative de Marie. Mais l'heure n'était point encore venue pour le Saint Siège de prononcer un jugement irrévocable. Il était réservé à ces derniers temps d'assister au glorieux dénouement de cette lutte théologique. Le 8 décembre 1854, jour d'éternelle mémoire, un pape du Tiers-Ordre séraphique, l'immortel Pie IX, posait au front de Marie le plus beau diamant de sa couronne, en la proclamant Immaculée dès sa conception ; et dans ce moment solennel, par une insigne faveur, il permettait aux deux Généraux des Frères-Mineurs de lui présenter un lis d'or et un lis d'argent : c'était la plus belle récompense dont il pût honorer le zèle de la famille franciscaine à publier les grandeurs et les privilèges de Marie.

(A continuer)

Ce n'est que par le pauvre que nous pouvons offrir quelque chose à Dieu, qui a besoin du pauvre pour solliciter de nous.—*St. François. Petits Sermons*, iij.

(1) Subtil signifie ici perspicace.

DEVOTION AU SACRÉ CŒUR DE JÉSUS

APOSTOLAT DE LA PRIÈRE

LIGUE DU CŒUR DE JÉSUS

Intention générale pour août 1886, désignée par Son Em. le Cardinal-Préfet de la Propagande, et bénie par Sa Sainteté Léon XIII :

Les âmes en état de péché mortel

Ce serait pour nos yeux le plus triste des spectacles, s'il nous était donné d'embrasser d'un regard, dans la lumière divine, l'immense multitude des âmes actuellement en état de péché mortel. Si l'on a raison, en effet, de gémir à la vue d'un temple de DIEU *désaffecté* de son culte, que dire de tous ces temples vivants d'où le péché se plaît à expulser DIEU même, pour les changer en un réceptacle de fanges et d'immondices ?

Ce monde invisible de l'âme, ravagé à l'aurore des temps par le péché d'origine, l'Homme-DIEU l'avait restauré dans le sang de son Cœur et en avait fait un vrai ciel. Pourquoi faut-il que le péché mortel le transforme en une sorte d'enfer, au centre duquel il érige un second calvaire pour y clouer de nouveau JÉSUS à la croix, et rendre ainsi stérile, autant qu'il est en lui, l'effusion surabondante du sang divin ?

Elle n'est pas seulement blessée, l'âme gravement coupable : elle est morte, car elle a perdu DIEU, sa véritable vie. Ne serons-nous donc pas touchés des plaintes douloureuses du Cœur de JÉSUS, " qui a tant aimé les hommes," qui a tant fait et tant souffert pour chacune de ces âmes mortes à DIEU, et qui ne cesse de lutter mystérieusement encore sur l'autel en leur faveur, afin de les soustraire à ce tyran de mort ?

En présence des sociétés maçonniques et de l'engrenage maudit de leurs *degrés* ou de leurs *grades*, qu'il nous soit permis de signaler notre sainte Ligue comme offrant au

zèle, pour le sauvetage des pauvres pécheurs, une salutaire échelle de résurrection et de salut.

La simple offrande de la journée au sacré Cœur, acceptée par des chrétiens encore faibles et impuissants à se vaincre, mais qui gardent toujours un reste de foi et de bons désirs, prépare souvent, en un milieu coupable, bien des retours. On obtiendra bientôt d'eux cette humble dizaine du Rosaire qui fait intervenir expressément, dans ce grand travail de conversion, la reine de la Mère de toute miséricorde. Le spectacle touchant des communions générales d'hommes a plus d'une fois achevé l'œuvre, en attirant à la Table sainte des âmes qui en avaient désappris le chemin. Et les convertis de l'Apostolat ne sont pas les moins ardents à faire ensuite, à leur tour, office d'apôtre.

Telle est la grâce insigne que nous allons demander, par l'intercession de MARIE, durant ce mois spécialement consacré à son Cœur de Vierge et de Mère. Nous la demanderons pour tous les pécheurs, sans doute, mais surtout pour ces nobles cœurs, capables de grandes choses, qui, une fois convertis, font la consolation de la sainte Église, en renouvelant les merveilles des Paul et des Augustin.

PRIÈRE QUOTIDIENNE PENDANT CE MOIS

Divin Cœur de Jésus, je vous offre, par le Cœur immaculé de MARIE, les prières, les œuvres et les souffrances de cette journée, en réparation de nos offenses et à toutes les autres intentions pour lesquelles vous vous immolez sans cesse vous-même sur l'autel.

Je vous les offre, en particulier, pour tant d'âmes pécheresses éloignées de vous, afin que votre grâce les ramène, que votre sang les purifie, et que votre miséricorde les sauve à jamais.

EMILE RÉGNAULT.

Quand vous voyez un pauvre, voyez-y comme dans un miroir Notre Seigneur Jésus-Christ et sa Mère, qui vécurent l'un et l'autre dans la pauvreté. De même, à l'occasion des infirmes, considérez les infirmités dont Il a bien voulu se charger.—*St. François. Entret. fun. xxv.*

—O Dieu! vous êtes notre foi, notre espérance et notre charité.
—*St. François. Louanges du Très-Haut.*